

Humaniser le vouloir

Véronique Eydoux

Comment passer de la question de L'Enfant en tant qu'élément d'accomplissement d'un programme à la question de l'accueil d'un enfant dans sa singularité ?
C'est le trajet que propose l'écriture de ce cas où la particularité de l'être mère se présente comme un vouloir sans désir.

Lorsque je rencontre Jennifer, elle se plaint d'une part de ne pas avoir de meilleure amie et donc pas d'appels, pas de place privilégiée, pas de message à l'heure de l'emprise des réseaux sociaux. D'autre part elle s'inquiète de bousculer régulièrement ses parents dont elle considère la vie vide et triste.

Son « conjoint » ne saurait, malgré ses qualités, adoucir ce manque de relief affectif. Toutefois, elle a avec lui des projets, un programme bien établi auquel figure l'achat d'un appartement, un pacs, un enfant...

« A l'écart »

Dans le premier temps de son analyse, elle décline à chacune de ses séances cette plainte d'être seule, de se sentir abandonnée et « à l'écart » tout en évoquant une enfance heureuse où elle n'a « manqué de rien ». Aucun souvenir d'enfance, aucune vignette ne vient animer son propos.

La mère de J., alertée par le mal être de sa fille, lui fait alors une confidence. A l'âge d'environ un an, Jennifer a subi un examen radiologique de routine, installée sur les genoux de sa mère. Le médecin découvre alors une grossesse maternelle ignorée. Les radiations subies par le fœtus imposeront un avortement thérapeutique. La mère de Jennifer lui dit ne s'en être jamais vraiment remis.

« Maman pleure, papa bricole »

Dans le second temps, tandis que je souligne l'importance de cette révélation, les souvenirs de l'ambiance familiale et de la mélancolie maternelle affluent : « ma mère restait le plus souvent seule dans sa chambre, allongée sur son lit, triste et silencieuse. Mon père, lui, bricolait dans la maison. »

Corrélativement à la découverte de la « mélancolie » maternelle, la question du corps de Jennifer, jamais encore abordée dans l'analyse, vient maintenant au premier plan et se constitue en symptôme.

Un corps qui ne ressent rien, ni plaisir, ni douleur. Un corps qu'elle dit « anesthésié » ou « endormi ». La pratique sportive intensive adoptée depuis l'adolescence n'y change rien et n'est semblable qu'il ne soit centrée sur le corps mais sur l'appartenance au groupe, à l'équipe qu'elle compare à un ventre maternel dont elle serait « la petite ».

Une mauvaise fille

Le troisième temps amène la question de la maternité entre irreprésentable et représentable : « Je voudrais pouvoir dire : je veux être maman. Mais maman d'un enfant déjà grand qui puisse faire du sport ».

Un rêve survient :

« je suis avec mon conjoint et j'accouche d'un garçon.

Je ressens le passage de l'enfant lors de l'accouchement.

Il a un nom, il est vivant.

Il y a du monde mais tout le monde s'en fout car dans le rêve je suis une mauvaise fille ».

La position de Jennifer, consolatrice de la mère endeuillée, « réalise la présence de ce que J. Lacan désigne comme objet a dans le fantasme¹ », ce qui complique considérablement dans le rêve l'accueil de l'enfant. Etre mère elle même résonne alors pour J. avec être « une mauvaise fille ». Au lieu de se réjouir de la naissance, dans le rêve « tout le monde s'en fout ».

Humaniser le vouloir

Enfin, Jennifer qui s'en tient au programme établi, et malgré la conscience qu'elle a de la particularité de ses difficultés, est enceinte.

Nous verrons comment elle s'appuie alors sur l'analyse pour humaniser le vouloir là où le désir lui fait douloureusement défaut.

La maternité comme perte

D'emblée elle envisage la maternité comme perte.

Pas de pratique sportive, pas de compétition, pas de dégustation de vin, pas de partage entre amis. La position de J. est radicale et ne souffre aucune proposition d'atténuation ni de son compagnon, ni de son médecin impressionné par une rigueur qu'il ne prescrit pas.

Elle isole toutefois dans l'analyse cette position si personnelle d'obligation de privation décidée.

Inquiétudes

L'absence de joie, d'émotion, de ressenti l'inquiète.

Un collègue homme lui confie qu'au contraire de sa femme, il n'a eu d'émotion qu'à la naissance de son enfant.

Cette parole résonne pour elle comme une promesse d'émotion à venir.

Elle s'interroge sur la dimension masculine de sa position et l'oppose à celle de son compagnon qui ressent et se réjouit.

Elle imagine sans pour autant s'en satisfaire, que l'enfant à naître bénéficiera entre eux deux de soins satisfaisants.

« Le petit fantôme »

Revenant sur l'avortement thérapeutique subi par sa mère, elle évoque « le petit fantôme » qui n'a cessé de hanter et d'assombrir sa vie. Je souligne qu'elle donne ainsi un nom à ce fœtus mort, longtemps resté hors parole dans les limbes de la mélancolie maternelle.

Un enfant incomparable

Jennifer rapporte en séance qu'elle a réagi très vivement à une fantaisie de sa belle mère imaginant que sa propre fille soit aussi enceinte et que les deux enfants à naître aient ainsi le même âge.. « Ce ne serait pas du tout une bonne nouvelle car je ne veux pas qu'on m'embête et qu'on embête mon enfant en le comparant sans cesse. » J'approuve sa position : chaque enfant est singulier et absolument incomparable.

Lui parler

Inquiète des modifications de son corps et de l'inéluctable prise de poids qui s'annonce elle m'indique : « je parle au bébé. Je lui dis : ne grossis pas trop, juste ce qu'il faut pour être en bonne santé. »

A partir de sa position d'analysante qui parle à l'analyste, elle parle à cet enfant en devenir.

Jennifer fait le choix de l'analyse et du bien dire pour traiter un point de difficulté.

A partir de sa position d'enfant qui me parle, elle construit une parole pour l'enfant à naître. Là où il n'y a pas de sentiment maternel, vient la parole analysante, « le symptôme devient parlant à partir du moment où il est dégelé par l'analyse selon une métaphore que Lacan avait déjà emprunté à Rabelais². »

Elle attend quelque chose du corps entre dénuement et dénouement.

1. Lacan J., *Autres Ecrits*, p. 373.

2. Miller J. A., *Quarto n°1*, p. 23.